

Le Cabinet des fées

VOLUME 2

Contes choisis et présentés
par Elisabeth Lemirre



Éditions Picquier

SOMMAIRE VOLUME 2

LE CABINET DES FÉES

MADemoiselle de la Force

<i>Présentation</i>	9
Plus Belle que fée	13
Persinette	41
Tourbillon	50

Chevalier de Mailly

<i>Présentation</i>	71
Blanche Belle	75
Fortunio	85
Le Prince Guerini	103
Le Bienfaisant ou Quiribirini	117

MADAME de Murat

<i>Présentation</i>	133
Le Prince des Feuilles	137

MADemoiselle Lheritier

<i>Présentation</i>	163
Ricdin-Ricdon	167

MADAME Levesque

<i>Présentation</i>	237
Le Prince des Aigues-Marines	241

MADAME DE LINTOT	
<i>Présentation</i>	285
Le Prince Sincer	289
Tendrebrun et Constance	314
MADEMOISELLE DE LUBERT	
<i>Présentation</i>	357
Le Prince Glacé et la Princesse Etincelante	361
La Princesse Camion	418
CHARLES DUCLOS	
<i>Présentation</i>	473
Acajou et Zirphile	477
JEAN-JACQUES ROUSSEAU	
<i>Présentation</i>	517
La Reine Fantasque	521
MADAME LEPRINCE DE BEAUMONT	
<i>Présentation</i>	543
Le Prince Chéri	549
Le Prince Fatal et le Prince Fortuné	563
Le Prince Charmant	573
La Veuve et ses deux filles	581
Le Prince Désir	586
Aurore et Aimée	595
Conte du pêcheur et du voyageur	604
Joliette	610
Le Prince Spirituel	618
Belotte et Laidronette	624
<i>Appendice :</i>	
La Curiosité	637
La Belle et la Bête	639

Conte des trois souhaits	656
Le Prince Tity	659

ANONYMES

<i>Présentation</i>	683
La Petite Grenouille verte	689
Le Prince Perinet ou l'Origine des pagodes	707
Incarnat, Blanc et Noir	727
Le Prince Arc-en-ciel	732

PETIT DICTIONNAIRE DES OBJETS MAGIQUES, DES PRINCIPAUX LIEUX ET DE TOUS LES PERSONNAGES DES CONTES	743
---	-----

TABLES

Table alphabétique des auteurs	1001
Table alphabétique des contes	1003

MADemoiselle de la Force



Présentation

Charlotte-Rose de Caumont de La Force, fille de François de Caumont, marquis de Castel-Moron, maréchal de camp, naît au château de Casenove-en-Bazadois dans la Gironde vers 1646. Elle devient fille d'honneur de la duchesse d'Arpajon puis dame d'honneur de la Dauphine. Le 7 juin 1687, elle épouse Charles Brion, le fils du président Brion, sans le consentement de son futur beau-père. La famille Brion réussit à faire casser le mariage le 17 du même mois. Compromise dans plusieurs affaires douteuses, elle s'enferme, par ordre du roi, dans un couvent. Elle meurt en 1724 à Paris. Elle est l'auteur de poèmes et de romans. On lui doit *L'Histoire secrète du duc de Bourgogne*, *L'Histoire secrète de Marie de Bourgogne*, *L'Histoire secrète de Catherine de Bourbon, duchesse de Bar avec les intrigues des règnes de Henri III et de Henri IV*. C'est en 1697 qu'elle fait publier à Paris, *Les Fées, contes des contes*. Le recueil sera partiellement repris dans *Le Cabinet des fées*.

*

Ce qui frappe chez Mlle de La Force, c'est un subtil mélange entre la récupération du folklore et le recours à la culture classique, plus précisément la mythologie qui se répand à travers les innombrables *Dictionnaires* – abrégés ou non – de la *Fable* qui commencent à paraître en cette fin du xvii^e siècle.

C'est elle, Mlle de La Force, qui, l'une des premières, tente d'inventer une identité aux fées. Celles-ci servent à partager le monde en deux royaumes ; l'un, qui pourrait être dit la contrée du bien, et l'autre qui est spécifiquement mauvais. A cet égard, Nabote, qui tire toutes les ficelles du récit dans *Plus Belle que Fée*, est paradigmatique. Elle a usurpé le royaume de la reine des fées et gère le monde du côté du mauvais. A tenter de cerner ces êtres d'entre deux mondes que sont les fées, on peut se demander ce que recherchent les conteuses de contes. Très certainement, elles récupèrent – probablement à leur insu – le vieux fonds des mythes, déjà retraité par toutes les formes de gnosticisme, pour bâtir un univers duel. La partition opérée par saint Augustin, entre la cité de Dieu et la cité terrestre, aurait-elle à ce point marqué la pensée occidentale que tout univers reconstruit par la fiction ne puisse échapper à cette redistribution ? Il est vrai que c'est une obligation pour le conte d'inventer des territoires marécageux où vit quelque dragon dont le héros devra triompher. Chez Mlle de La Force, ces contrées maléfiques se présentent sous deux aspects ; l'un relève de l'ordre du désert ou d'une plage perdue où les héros devront inscrire sur un sable mouvant des sentences éternelles ; l'autre terroir est celui de l'interdit. Là où d'autres conteurs enverront leurs héros quêter quelque bague magique, Mlle de La Force, elle, les enferme en un lieu dont il faudra bien qu'ils échappent pour retrouver leur identité. Il y a, dans les contes de Mlle de La Force, une obsession de l'enfermement au point qu'on pense parfois à Edgar Poe : Plus Belle que Fée se retrouve en des lieux souterrains et Persinette dans un château qui – tout merveilleux qu'il est – la retient prisonnière. Le nouage du conte se fait là.

Mais Mlle de La Force récupère nombre d'éléments merveilleux qui appartiennent au folklore, bien qu'elle prétende que tous ses contes, à l'exception de celui qui est intitulé *Enchanteur*, soient de son *invention*. On mesure cette imprégnation du folklore non seulement dans les noms des personnages mais aussi par les motifs. Ainsi, Persinette illustre à merveille l'envie

inconsidérée, celle de la femme enceinte, et rentre dans cette catégorie de contes qui ont quelque chose à voir avec la dévotion, une des formes que prend l'irrépressible désir dans la fable. Cette histoire courait la lande et certains de ses motifs appartiennent manifestement au vieux fonds merveilleux : ainsi, les cheveux déroulés par la belle pour qu'on puisse la rejoindre se trouve déjà dans le *Livre des rois* du poète persan Firdousi, qui vivait au x^e siècle. Basile avait déjà retraité cette histoire : c'est le premier conte de la seconde journée de son recueil *Le Conte des contes* (*Petrosinella*, « Fleur de Persil »). Les Grimm emprunteront manifestement quelques éléments à la version de Mlle de La Force qui finira par revenir à ses origines, à travers la littérature de colportage (*Vert et Bleu, suivi de Persinette, contes nouveaux*).

Il y a cependant dans les contes de Mlle de La Force un incessant recours à une culture traditionnelle, comme si les référents empruntés à la mythologie classique étaient retenus pour faire clins d'œil en direction de la classe lettrée. On connaît son Plutarque puisqu'on fait allusion à sa vie de Marc-Antoine. On a lu Ovide puisqu'on crypte un passage des *Fastes* dans *Plus Belle que Fée*.

Il faudrait enfin dire les merveilleux bonheurs de style de Mlle de La Force. Elle pousse la langue à cet excès que cultivera à ses périls le xviii^e siècle, mais la langue exprimait peut-être alors quelque recoin du cœur qu'elle ne sait plus dire depuis qu'on a perdu ce subtil maniement des temps : « elle voulait qu'ils se vissent, afin qu'ils s'aimassent mieux ». Il y a déjà tout le jeune Crébillon dans cette expression qui lie si étroitement le regard à l'amour.

PLUS BELLE QUE FÉE

Il y avait une fois dans l'Europe un roi, qui, ayant eu déjà quelques enfants d'une princesse qu'il avait épousée, eut envie de voyager et d'aller d'un bout à l'autre de son royaume. Il s'arrêtait agréablement de province en province, et comme il fut dans un beau château, qui était à l'extrémité de ses Etats, la reine sa femme y accoucha, et donna la vie à une fille, qui parut si prodigieusement belle au moment de sa naissance, que les courtisans, soit pour sa beauté, ou par envie de faire leur cour, la nommèrent Plus Belle que Fée : l'avenir fit bien voir qu'elle méritait un nom si illustre. A peine la reine fut-elle relevée de couches, qu'il fallut qu'elle suivît le roi son mari, qui partit en diligence pour aller défendre une province éloignée que ses ennemis attaquaient.

On laissa la petite Plus Belle que Fée avec sa gouvernante, et les dames qui lui étaient nécessaires ; on l'éleva avec beaucoup de soin, et comme son père eut à soutenir une longue et cruelle guerre, elle eut le loisir de croître et d'embellir. Sa beauté se rendit fameuse par tous les pays circonvoisins ; on ne parlait d'autre chose, et à douze ans on l'eût plutôt prise pour une divinité que pour une personne mortelle. Un frère qu'elle avait la vint voir pendant une trêve, et se lia avec elle d'une parfaite amitié.

Cependant la renommée de sa beauté et le nom qu'elle portait irritèrent tellement les fées contre elle, qu'il n'y eut rien qu'elles ne pensassent pour se venger de l'orgueil de son nom, et pour détruire une beauté qui leur causait tant de jalousie.

La reine des fées n'était pas une de ces bonnes fées qui sont les protectrices de la vertu, et qui ne se plaisent qu'à bien faire. Après le cours de plusieurs siècles, qu'elle était parvenue à la royauté par son grand savoir et par son artifice, le nombre de ses ans l'avait rendue fort petite, et on ne l'appelait plus que Nabote.

Nabote assembla donc son conseil, et lui fit savoir qu'elle avait résolu de venger tant de belles personnes qu'elle avait dans sa cour, et toutes celles qui étaient par toute la terre ; qu'elle voulait s'absenter, et aller elle-même voir et ravir cette beauté qui faisait un bruit si désavantageux à leurs charmes : ainsi fut dit, ainsi fut fait. Elle partit, et prenant des vêtements simples, elle se transporta au château qui renfermait cette merveille. Elle s'y rendit bientôt familière, et engagea, par son esprit, les dames de la princesse à la recevoir parmi elles. Mais Nabote fut frappée d'un grand étonnement quand, après avoir considéré le château, elle reconnut, par la force de son art, qu'un grand magicien l'avait construit, et qu'il y avait attaché telle vertu, que, de toute son enceinte et de ses promenades, on n'en pouvait sortir que volontairement, et qu'il n'était pas possible de se servir d'aucune sorte de charmes contre les personnes qui l'habitaient. Ce n'était pas un secret ignoré de la gouvernante de Plus Belle que Fée, qui, connaissant bien le trésor sans prix qui était confié à ses soins, vivait pourtant sans crainte, sachant que personne au monde ne pouvait lui ôter cette jeune princesse, tant

qu'elle ne sortirait pas du château ni des jardins. Elle lui avait défendu expressément de le faire, et Plus Belle que Fée, qui avait déjà beaucoup de prudence, n'avait garde de manquer à cette précaution. Mille amants, qu'elle avait, tentaient des efforts inutiles pour l'enlever ; mais vivant assurée, elle ne redoutait point leur violence.

Il ne fallut pas beaucoup de temps à Nabote pour s'in-sinuer dans ses bonnes grâces ; elle lui apprenait à faire de beaux ouvrages, et pendant un travail qu'elle rendait divertissant, elle lui faisait des historiettes agréables, elle n'oubliait rien pour la divertir, et elle lui plaisait si naturellement, qu'on ne les voyait plus l'une sans l'autre.

Nabote, dans tous ses soins, n'était pas moins occupée de sa vengeance ; elle cherchait le moyen de séduire Plus Belle que Fée, et de l'obliger par finesse, à mettre seulement le pied hors du seuil des portes du château ; elle était toujours préparée à faire son coup et à l'enlever.

Un jour, qu'elle l'avait menée dans le jardin, où de jeunes filles, après avoir cueilli des fleurs, en ornaient la belle tête de Plus Belle que Fée, Nabote ouvrit une petite porte qui donnait sur la campagne, et l'ayant passée, elle faisait cent singeries, qui faisaient rire la princesse et la jeune troupe qui l'entourait, quand tout d'un coup la méchante Nabote fit semblant de se trouver mal, et le moment d'après elle se laissa tomber comme évanouie. Quelques jeunes filles coururent à son secours, Plus Belle que Fée y vola, et à peine la malheureuse fut-elle hors de cette fatale porte, que Nabote se releva, la saisit d'un bras puissant, et faisant un cercle avec sa baguette, il se forma un brouillard épais et noir, qui s'étant aussitôt dissipé, la terre s'ouvrit : il en sortit deux taupes avec des ailes de feuilles de roses, qui traînaient un char d'ébène, et se

mettant dedans avec Plus Belle que Fée, elle s'éleva en l'air, et le fendit avec une vitesse incroyable, se perdant incontinent aux yeux des jeunes filles, qui, par leurs pleurs et leurs cris, annoncèrent bientôt dans tout le château la perte qu'on venait de faire.

Plus Belle que Fée ne revint de son étonnement, que pour tomber dans un plus épouvantable ; la rapidité avec laquelle ce char volait en l'air l'avait tellement étourdie, qu'elle en avait presque perdu la connaissance : enfin, reprenant ses esprits, elle baissa les yeux. Qu'elle fut effrayée de ne trouver au-dessous d'elle que l'étendue prodigieuse de la vaste mer ! elle fit un cri perçant, se tourna, et voyant près d'elle sa chère Nabote, elle l'embrassa tendrement, et la tenait serrée entre ses bras, comme on a coutume de faire pour se rassurer. Mais la fée la repoussant rudement : Retirez-vous, petite effrontée, lui dit-elle, reconnaissez en moi votre plus mortelle ennemie ; je suis la reine des fées, vous m'allez payer l'insolence du nom orgueilleux que vous portez.

Plus Belle que Fée, plus tremblante à ces paroles que si la foudre fût tombée à ses pieds, en eut plus de frayeur encore que de l'horrible route qu'elle tenait. Le char fondit enfin au milieu de la cour magnifique du plus superbe palais qui se soit jamais vu.

L'aspect d'un si beau lieu rassurait un peu la timide princesse, surtout quand, à la sortie de ce char, elle vit cent jeunes beautés qui vinrent toutes courtoisement faire la révérence à la fée. Un si riant séjour ne semblait pas lui annoncer d'infortune ; elle eut même une consolation, qui ne manque guère de flatter dans un aussi grand malheur que le sien : elle remarqua que toutes ces belles personnes étaient frappées d'admiration en la regardant, et elle

entendit un murmure confus de louange et d'envie, qui la satisfît merveilleusement.

Mais que ce petit moment de vanité dura peu ! Nabote ordonna impérieusement qu'on ôtât les beaux habits de Plus Belle que Fée, croyant lui dérober une partie de ses charmes. On la dépouilla donc, mais la fureur de Nabote n'eut par là que plus à croître. Que de beautés parurent au jour ! et que de confusion pour toutes les fées du monde ! On la vêtit de méchants haillons ; on eût dit dans cet état que la beauté simple et naïve voulait triompher de la sorte sur l'étalage des plus grands ornements ; jamais elle ne fut plus charmante. Nabote commanda qu'on la conduisît au lieu qu'elle avait ordonné, et qu'on lui donnât sa tâche.

Deux fées la prirent, et la firent passer par les plus beaux et les plus somptueux appartements que l'on saurait jamais voir. Plus Belle que Fée les considérait, malgré la vue de sa misère ; elle disait en elle-même : quelques tourments qu'on me prépare, le cœur me dit que je ne serai pas toujours malheureuse dans ces beaux lieux.

On la fit descendre par un grand escalier de marbre noir, qui avait plus de mille marches : elle crut aller aux abîmes de la terre, ou plutôt qu'on la conduisait aux enfers. Enfin elle entra dans un petit cabinet tout lambrissé d'ébène, où on lui dit qu'elle coucherait sur un peu de paille, et il y avait une once de pain et une tasse d'eau pour son souper. De là on la fit passer dans une grande galerie, dont les murailles de haut en bas étaient de marbre noir, et qui ne recevait de clarté que par celle qui venait de cinq lampes de jais, qui jetaient une lueur sombre, capable plutôt d'épouvanter que de rassurer. Ces tristes murailles étaient tapissées de toiles d'araignées, depuis le haut jusqu'en bas, dont la fatalité était telle, que plus

on en ôtait, et plus elles se multipliaient. Les deux fées dirent à la princesse, qu'il fallait que cette galerie fût nettoyée au point du jour, ou bien qu'on lui ferait souffrir des supplices effroyables ; et posant une échelle à deux mains, et lui donnant un balai de jonc, elles lui dirent de travailler, et la laissèrent. Plus Belle que fée soupira ; et ne sachant point le sort de ces toiles d'araignées, quoique la galerie fût fort grande, elle se résolut avec courage d'obéir. Elle prit son balai, et monta légèrement sur l'échelle. Mais, ô Dieu ! quelle fut sa surprise ! lorsque pensant nettoyer ce marbre, et ôter ces toiles d'araignées, elle trouva qu'elles ne faisaient qu'augmenter. Elle se lassa quelque temps ; et voyant avec tristesse que c'était vainement, elle jeta son balai, descendit, et s'asseyant sur le dernier échelon de l'échelle, elle se mit tendrement à pleurer, et à connaître tout son malheur. Ses sanglots se précipitaient si fort les uns sur les autres, qu'elle n'avait plus la force de soutenir son beau corps, quand levant un peu la tête, ses yeux furent frappés d'une vive lumière. Toute la galerie fut dans un instant éclairée, et elle vit à genoux devant elle un jeune garçon si beau et si agréable, qu'à l'habillement près, elle le prit pour l'Amour : mais elle se souvint qu'on peignait l'Amour tout nu, et ce beau garçon avait un habit tout couvert de pierreries. Elle douta aussi si toute cette lumière ne partait pas du feu de ses yeux, qu'elle voyait si beaux et si brillants. Ce jeune homme la considérait toujours à genoux ; elle s'y voulait mettre aussi. Qui êtes-vous ? lui dit-elle, tout étonnée. Etes-vous un dieu ? Etes-vous l'Amour ? Je ne suis pas un dieu, lui répondit-il ; mais j'ai plus d'amour moi seul qu'il n'y en a dans le ciel ni sur la terre. Je suis Phraates, le fils de la reine des fées, qui vous aime et qui veut vous

secourir. Alors prenant le balai qu'elle avait jeté, il toucha toutes ces toiles d'araignées, qui devinrent aussitôt un tissu d'or d'un ouvrage merveilleux, le feu des lampes demeura vif et lumineux ; et Phraates donnant une clef d'or à la princesse : Vous trouverez une serrure, lui dit-il, au grand carré¹ de votre cellule, ouvrez-la tout doucement. Adieu, je me retire, de peur de me rendre suspect : allez vous reposer ; vous trouverez tout ce qui vous est nécessaire ; et mettant un genou à terre, il lui baisa respectueusement la main.

Plus Belle que Fée, plus étonnée de cette rencontre que de tout ce qui lui était arrivé dans la journée, rentra dans la petite chambre ; et cherchant à trouver cette serrure dont on lui avait parlé, en s'approchant du lambris, elle entendit une voix la plus aimable du monde, qui semblait se plaindre avec douleur : elle crut que c'était quelque misérable comme elle qu'on voulait tourmenter. Elle prêta curieusement l'oreille. Hélas, que ferai-je ? disait cette voix. On veut que je change les glands qui sont dans ce boisseau, en des perles orientales. Plus Belle que Fée, moins surprise qu'elle ne l'aurait été deux heures auparavant, frappa deux ou trois petits coups contre les ais², et dit assez haut : Si l'on donne des peines ici, il s'y fait en même temps des miracles ; espérez. Mais contez-moi je vous prie qui vous êtes, je vous dirai qui je suis. Il m'est plus doux de vous satisfaire, reprit l'autre personne, que de continuer mon emploi. Je suis fille de roi ; on dit que je naquis charmante : les fées n'assistèrent point à ma naissance ; vous savez

1. Ou carreau : « petit ais carré. Il en faut plusieurs pour remplir la carcasse d'une feuille de parquet » (Trévoux).

2. « Pièce de bois de sciage, longue et peu épaisse [...]. On fait des planchers, des cloisons avec des ais » (Trévoux).

qu'elles sont cruelles à ceux dont elles n'ont pas pris la protection en naissant. Ah ! je le sais trop, reprit Plus Belle que Fée : je suis belle comme vous, fille de roi, et malheureuse, parce que je suis aimable sans le secours de leurs dons. Nous voilà donc compagnes, reprit l'autre. Mais êtes-vous amoureuse ? Il ne s'en faut guère, dit assez bas Plus Belle que Fée ; continuez, reprit-elle tout haut, et ne me questionnez plus. Je fus estimée, poursuivit l'autre, la plus charmante chose qu'il y ait jamais eue, et tout le monde m'aima et me voulut posséder ; on m'appelle Désirs : toutes les volontés m'étaient soumises, et j'avais place dans tous les cœurs. Un jeune prince, plus rempli de moi qu'aucun autre, s'attacha uniquement à moi ; je le comblai d'espérance et de satisfaction. Nous allions nous unir pour toujours l'un à l'autre, quand les fées, jalouses de me voir la passion universelle, et ne pouvant souffrir les agréments qu'elles n'ont pas donnés, m'enlevèrent un jour au milieu de ma gloire, et m'ont mise ici dans un vilain lieu. Elles m'ont dit qu'elles m'étoufferaient demain matin, si je n'ai pas exécuté un ordre ridicule qu'elles m'ont imposé ; dites-moi présentement qui vous êtes. Je vous ai tout dit, reprit Plus Belle que Fée, à mon nom près. On m'appelle Plus Belle que Fée. Vous devez donc être bien belle, reprit la princesse Désirs ; j'ai grande envie de vous voir. J'en ai bien autant de mon côté, répartit Plus Belle que Fée. Y a-t-il une porte qui donne ici ; car j'ai une petite clef qui, peut-être, ne vous serait pas inutile ? Lors cherchant, elle en trouva une, qu'elle pouvait effectivement ouvrir. Elle la poussa ; et paraissant tout d'un coup, elles se surprirent beaucoup l'une et l'autre, par la beauté merveilleuse qu'elles avaient toutes deux. Après s'être fort embrassées et s'être dit bien des choses obligeantes, Plus Belle que Fée

se mit à rire de voir que la princesse Désirs frottait continuellement ses glands avec une petite pierre blanche, comme on lui avait ordonné. Elle lui conta la tâche qu'on lui avait donnée à faire, et comme je ne sais quoi de si aimable l'avait assistée miraculeusement. Mais qui peut-ce être ? lui dit la princesse Désirs. Je crois que c'est un homme, reprit Plus Belle que Fée. Un homme ! s'écria Désirs ; vous rougissez ; vous l'aimez. Non pas encore, reprit-elle : mais il m'a dit qu'il m'aime ; et s'il m'aime, comme il le dit, il vous assistera. A peine eut-elle proféré ces paroles, que le boisseau frémit, et agitant ces glands, comme le chêne sur lequel ils avaient été cueillis aurait pu faire, ils se changèrent tout d'un coup dans les plus belles perles en poires, et de la première eau : ce fut une de celles-là, dont la reine Cléopâtre fit un si riche banquet à Marc-Antoine³. Les deux princesses furent très contentes de ce changement ; et Plus Belle que Fée, qui commençait à s'accoutumer aux prodiges, prenant Désirs par la main, repassa dans sa chambre ; et trouvant le quarré où était la serrure dont on lui avait parlé, elle l'ouvrit avec la clef d'or, et entra dans une chambre, dont la magnificence la surprit et la toucha, parce qu'elle y vit partout des soins de son amant. Elle était jonchée des plus belles fleurs, elle exhalait un parfum divin. Il y avait à un des bouts de cette charmante

3. C'est Plutarque qui narre ce banquet somptueux offert par Cléopâtre à son futur amant : Marc-Antoine « trouva l'appareil du festin si grand et si exquis qu'il n'est possible de le bien exprimer : mais entre autres choses, ce de quoi plus il s'émerveilla, fut la multitude des lumières et flambeaux suspendus en l'air éclairant de tous côtés, si ingénieusement ordonnés et disposés à devises les uns en rond, les autres en carré, que c'était l'une des plus belles et singulières choses à voir que l'œil eût su choisir, dont il soit fait mention par les livres » (*Vie de Marc-Antoine*, XXXVII, traduction de Jacques Amyot).

chambre, une table couverte de tout ce qui pouvait contenter la délicatesse du goût, et deux fontaines de liqueurs, qui coulaient dans des bassins de porphyre. Les jeunes princesses s'assirent dans deux chaises d'ivoire enrichies d'émeraudes ; elles mangèrent avec appétit, et quand elles eurent soupé, la table disparut, et il s'éleva à la place où elle était, un bain délicieux, où elles se mirent toutes deux. A six pas de là on voyait une superbe toilette, et de grandes mannes⁴ d'or trait⁵, toutes pleines de linge d'une propreté à donner envie de s'en servir. Un lit d'une forme singulière et d'une richesse extraordinaire terminait cette merveilleuse chambre, qui était bordée d'orangers dans des caisses d'or garnies de rubis, et des colonnes de cornaline soutenaient tout autour la voûte somptueuse de cette chambre : elles n'étaient séparées que par de grandes glaces de cristal, qui prenaient depuis le bas jusqu'en haut. Quelques consoles de matières rares portaient des vases de pierreries pleins de toutes sortes de fleurs. La princesse Désirs admirait la fortune de sa compagne ; et se tournant vers elle : Votre amant est galant, lui dit-elle, il peut beaucoup, et il veut tout pouvoir pour vous ; votre bonheur n'est pas commun. Une pendule, sonnant minuit, leur fit entendre à chaque heure le nom de Phraates. Plus Belle que Fée rougit, et se jeta dans son lit ; elle crut prendre un repos, qui fut troublé par l'image de Phraates.

Le lendemain il y eut un grand étonnement dans la cour des fées, de voir la galerie si richement parée, et les belles

4. « Manière de panier grand et plat avec des anses à chaque bout, et où l'on met la vaisselle lorsqu'on a desservi » (Furetière).

5. « Qui est tiré et passé par la filière : il se dit particulièrement de l'or et de l'argent : il est opposé à or et argent filé, car il s'emploie tout pur, comme un ouvrage d'orfèverie » (Furetière).

perles à plein boisseau. Elles avaient cru punir les jeunes princesses ; leur cruauté fut déconcertée, elles les trouvèrent retirées chacune dans sa petite chambre. Agitant de nouveau leur conseil pour leur donner des emplois où elles les vissent succomber, elles dirent à Désirs d'aller sur le bord de la mer écrire sur le sable, avec ordre exprès que ce qu'elle y mettrait ne s'effaçât jamais, et commandèrent à Plus Belle que Fée de se rendre au pied du mont Aventureux, de voler en haut, et de leur apporter un vase plein d'eau de vie immortelle. Pour cet effet, elles lui donnèrent des plumes et de la cire, afin que se faisant des ailes, elle se perdît comme un autre Icare⁶. Désirs et Plus Belle que Fée se regardèrent à cet affreux commandement, et s'embrassant tendrement, elles se quittèrent, comme en se disant le dernier adieu. On en conduisit une près du rivage, et l'autre au pied du mont Aventureux.

Quand Plus Belle que Fée se vit ainsi seule, elle prit les plumes et la cire, et les accommodait fort mal ; après avoir travaillé très inutilement, elle tourna sa pensée vers Phraates. Si vous m'aimiez, dit-elle, vous viendriez encore à mon secours. A peine eut-elle achevé le dernier mot, qu'elle le vit devant ses yeux, plus beau mille fois que la nuit dernière. Le grand jour lui était fort avantageux. Doutez-vous de mon amour ? lui dit-il, est-il rien de difficile pour qui vous aime ? Lors il la pria d'ôter une partie

6. Icare : fils de Dédale, l'architecte athénien qui bâtit pour Minos le labyrinthe où fut enfermé le Minotaure. Ayant appris que grâce à Dédale, Thésée avait vaincu le monstre, Minos y enferma l'architecte et son fils. Dédale fabriqua alors pour lui-même et son fils des ailes qu'il fixa avec de la cire. Il recommanda à Icare de ne pas voler trop haut. Dédaignant les conseils paternels, le jeune homme s'approcha si près de l'astre que la cire fondit. Il tomba dans la mer qu'on appelle désormais la mer Icarienne.

de ses habits, et ayant pris sa récompense ordinaire, qui était un baiser sur sa main : il se transforma tout d'un coup en aigle. Elle eut quelque chagrin de voir changer ainsi cette aimable figure, qui, se mettant à ses pieds en étendant les ailes, lui fit aisément comprendre son dessein. Elle se baissa sur lui, et serrant son col superbe avec ses beaux bras, il s'éleva doucement en haut. On ne saurait dire quel était le plus content, ou d'elle d'éviter la mort, en exécutant les ordres qu'on lui avait donnés, ou lui d'être chargé d'un fardeau si précieux.

Il la porta doucement au haut du mont, où elle entendit une agréable harmonie de mille oiseaux qui vinrent rendre hommage au divin oiseau qui l'avait portée. Le haut de ce mont était une plaine fleurie, entourée de beaux cèdres, au milieu desquels était un petit ruisseau, qui roulait ses eaux argentées sur un sable d'or semé de diamants brillants. Plus Belle que Fée se courba sur le genou, et avant toutes choses, elle mit dans sa main de cette eau précieuse et en but. Après, elle remplit son vase, et se tournant vers son aigle. Ah ! dit-elle, que je voudrais que Désirs eût de cette eau ! A peine eut-elle dit cette parole, que l'aigle vola en bas, prit une des pantoufles de Plus Belle que Fée, et revenant il puisa de l'eau dedans, et en alla porter à la princesse Désirs au bord de la mer, où elle était inutilement occupée à écrire sur l'arène⁷.

L'aigle revint trouver Plus Belle que Fée, et reprit sa belle charge : Hélas ! dit-elle, que fait Désirs ? mettez-nous ensemble. Il lui obéit ; ils la trouvèrent écrivant toujours,

7. « Sable menu et mouvant [...]. Il se dit particulièrement des sables de la mer, des rivières, et des grands chemins. Ecrire sur l'arène, se dit de ce qu'on écrit, et qui ne sera pas de durée » (Trévoux).

et à mesure qu'elle écrivait, une onde venait qui effaçait ce qu'elle avait écrit. Quelle cruauté, dit cette princesse à Plus Belle que Fée, d'ordonner ce qu'on ne peut faire ! Je juge à l'étrange monture que je vous vois, que vous avez réussi. Plus Belle que Fée descendit, et touchée du malheur de sa compagne, elle prit ainsi la parole en se tournant vers son amant. Faites-moi voir votre toute-puissance ; Ou plutôt mon amour, repartit ce prince, en reprenant sa forme ordinaire. Désirs voyant la beauté et les grâces de sa personne fit briller de la surprise et de la joie dans ses yeux. Plus Belle que Fée en rougit, par un mouvement dont elle ne fut pas la maîtresse, et se mettant devant lui, pour le cacher à sa compagne : Faites ce qu'on vous dit, continua-t-elle, avec une inquiétude charmante ; Phraates connut son bonheur, et voulant terminer promptement sa peine ; Lisez, lui dit-il, en disparaissant plus vite qu'un éclair.

Au même instant une vague vint se briser aux pieds de Plus Belle que Fée, et en s'en retournant laissa voir une table d'airain, aussi enchâssée dans l'arène que si elle y eût été de toute éternité ; et comme y devant demeurer jusqu'à la fin du monde, et à mesure qu'elle la regardait, elle apercevait des lettres qui se formaient profondément gravées, qui composaient ces vers :

*La foi des vulgaires amants,
Leur ardeur et tous leurs serments,
Ne s'écrivent que sur l'arène,
Mais ce qu'on sent pour vos beaux yeux,
En caractère d'astre est écrit dans les cieux ;
Qui voudrait l'effacer, la peine en serait vaine.*

Le le comprends, s'écria Désirs ; qui vous aime, vous doit toujours aimer : que votre aimable amant sait bien exprimer sa tendresse ! et lors elle embrassa Plus Belle que Fée, qui dissipant entre ses bras sa confusion sur la petite jalousie qu'elle venait d'avoir, l'avoua à son amie sur la guerre qu'elle lui en fit, et toutes deux satisfaites de leur amitié, s'abandonnèrent à la douceur d'un entretien agréable et plein d'amitié.

La reine Nabote envoya au pied du mont, pour savoir ce que Plus Belle que Fée serait devenue. On trouva les plumes éparses, et une partie de ses habits : on jugea qu'elle était écrasée, comme on le désirait.

Dans cette pensée, les fées coururent au bord de la mer ; elles s'écrièrent à la vue de la table d'airain, et furent épouvantées d'apercevoir les deux princesses qui se jouaient tranquillement sur la pointe d'un rocher ; elles les appelèrent. Plus Belle que Fée donna son eau de vie immortelle, et riait tout doucement avec Désirs de la fureur de ces fées.

La reine n'entendait pas raillerie ; elle connut qu'un art aussi grand que le sien les assistait, et sa rage en crût à tel point, que sans hésiter, elle conclut leur ruine totale par la dernière et la plus cruelle des épreuves.

Désirs fut condamnée à aller le lendemain à la foire des temps⁸, chercher le fard de jeunesse, et Plus Belle que Fée, de se rendre dans la forêt des Merveilles, pour prendre la biche aux pieds d'argent.

La princesse Désirs fut conduite dans une grande plaine, au bout de laquelle était un bâtiment prodigieux,

8. Comme les fées dont on ne peut éclairer la naissance, cette foire se perd dans la nuit de temps. C'est seulement dans les boutiques de cette foire « enchantée » que Désirs est susceptible de trouver une poudre de jouvence.

tout partagé en salles et en galeries pleines de boutiques si superbes, qu'il n'y a, pour y trouver une comparaison, qu'à se souvenir des magnifiques banquets de Marly⁹. A chacune de ces boutiques, il y avait de jeunes et d'agréables fées, et auprès d'elles, pour les aider, les personnes qu'elles aimaient le mieux.

Aussitôt que Désirs parut, ses agréments charmèrent tout le monde ; elle prit possession de tous les cœurs. Aux premières boutiques où elle s'adressa, elle fit grande pitié en demandant le fard de jeunesse ; aucun ne lui voulut dire où il se trouvait, parce que quand ce n'était pas une fée qui le venait chercher, il désignait un supplice pour la personne qui était chargée de cette dangereuse commission.

Les bonnes fées disaient à Désirs qu'elle s'en retournât, et qu'elle ne demandât plus ce qu'elle cherchait. Elle était si belle, qu'on courait au-devant d'elle aux lieux où elle passait. Son malheur la mena à la boutique d'une mauvaise fée. A peine eut-elle demandé le fard de jeunesse de la part de la reine des fées, que, lui lançant un regard terrible, elle lui dit qu'elle l'avait, et qu'elle le lui donnerait le lendemain, et lui commanda de passer dans une chambre pour attendre qu'il fût préparé. Mais on la mena dans un lieu ténébreux et puant, où elle ne voyait goutte. Elle fut atteinte de quelque terreur : Ah ! dit-elle, aimable amant

9. Marly se composait d'un château principal, réservé au roi et à la famille royale et de douze pavillons destinés aux courtisans. On y donnait des soupers et des loteries. Saint-Simon rapporte que Louis XIV dressait lui-même les listes de ceux qui y étaient invités. Au dernier moment, lorsqu'il rencontrait le roi, celui qui souhaitait y être convié, lui disait : « Sire, Marly ? » (Saint-Simon, *Mémoires*, 1714-1716, « Promenades du roi », et « Soirs du roi », V, Bibliothèque de la Pléiade).

de Plus Belle que Fée, hâtez-vous de me secourir, ou je suis perdue.

Il fut sourd à sa voix, ou dans l'impossibilité d'agir dans ce lieu-là comme il avait fait dans les autres. Désirs se tourmenta une partie de la nuit, elle dormit l'autre, et se sentit réveillée par une agréable fille, qui lui vint dire, en lui portant un peu de nourriture, que c'était de la part du favori de la fée sa maîtresse, qui était résolu de la secourir ; qu'elle serait heureuse si cela était, parce que la fée avait envoyé chercher un méchant esprit, afin qu'il vînt lui souffler au nez de la laideur, et qu'en cet état difforme et plein d'ignominie, elle la renverrait à la reine des fées, afin qu'elle servît au triomphe de leurs ressentiments. La princesse Désirs pensa mourir de frayeur à cette menace de perdre tout d'un coup tous ses charmes, et elle souhaita de mourir.

Son tourment était horrible ; elle se promenait à tâtons dans sa noire demeure, quand on la prit par le bras ; elle sentit en son cœur une émotion fort douce. On la mena vers un peu de lumière, et quand sa vue fut rassurée, elle l'eut frappée de l'objet de tous le plus charmant, elle reconnut ce cher prince qui l'aimait tant, et de qui on l'avait séparée la veille de ses noces. Ses transports et sa joie furent extrêmes : Est-ce vous ? lui dit-elle cent fois. Enfin, quand elle en fut bien persuadée, oubliant tous ses malheurs présents : mais est-ce vous qui êtes le favori de cette malheureuse fée ? continua-t-elle, est-ce avec ce beau titre que je vous vois ? N'en doutez point, lui répondit-il, et nous lui devons la fin de nos peines et notre bonne fortune.



*Je juge à l'étrange monture que je vous vois, que
vous m'avez rendue.*